

BRICE PARAIN

**France,
marchande
d'églises**

essai

nrf

GALLIMARD

BRICE PARAIN

France,
marchande
d'églises

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-
Navarre numérotés de 1 à 30.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.
© Éditions Gallimard, 1966*

A chaque carrefour, ou presque, maintenant, sur nos routes, on voit un panneau qui indique, avec une flèche pour montrer la direction, ce qu'il y aurait à visiter dans les environs, si on en avait envie, une abbaye, un château, une église « romane XII^e siècle, M. H. ». Je suppose que M. H. signifie monument historique. Les malheureuses localités qui n'ont rien de pareil à annoncer mettent tout de même leur pancarte avec piscine, ou stade municipal. Il ne faut pas avoir l'air d'être sans rien.

C'est notre enseigne, aujourd'hui, peut-être ? Voilà pourquoi on viendrait chez nous. Plus la gastronomie, naturellement. Malgré le reste, malgré les routes, malgré les encombrements, les mauvais caractères.

Mon titre rappelle un peu trop, sans doute, à l'oreille, le fameux France, pays de mission ? Les

intentions ne sont pas si différentes. Il s'agit toujours de prêcher. Eux, c'était l'Eglise du Christ. Moi, c'est aussi une sorte de conversion : à la vérité (de la terre). Nous ne sommes plus la lumière du monde. Nous sommes devenus un pauvre petit pays qui aurait bien besoin de retrouver la vie perdue. J'ai lâché le mot. Nous ne vivons qu'à moitié. Bien, confortablement, tranquilles, considérés, même, mais peu aimés. Peu aimables, aussi ? On ne vient plus chez nous pour nous écouter. Nous n'avons rien à dire. Sauf, peut-être, notre ennui, que nous savons habiller d'élégance. Nous sommes des enfants gâtés, que voulez-vous. Nous avons tout eu, la gloire, la richesse, la puissance. Après, c'est toujours un peu difficile. On a l'air d'attendre le prince charmant. L'essentiel serait de ne pas trop se raconter d'histoires. A force de trichotter, on récolte de l'imposture.

Seulement, la France, pourquoi la France ? Qu'est-ce que j'ai tant à m'occuper d'elle ? Elle n'existe plus. Je l'ai écrit. C'était évident : elle ne peut plus qu'être envahie, puis délivrée. Elle n'a plus de vocation propre. La République est partout, maintenant, sous d'autres formes que la sienne. Sa pensée ? Un goût, de loin, pour le boud-

:

dhisme, de la culture, des arts. Dame de compagnie, rien de neuf. L'essentiel vient du romantisme allemand. Et les nations, aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ? Il suffit d'apprendre une ou deux langues, avec le latin et le grec : l'anglais, l'allemand ou le russe, l'hébreu, le chinois ou le sanscrit, pour être comme de partout, et arriver à vivre, soi. On n'est plus enfermé dans son pays.

Malheureusement, je ne crois pas qu'on s'en tire à si bon compte. Les parents, à la rigueur, on peut les balancer ; qu'ils restent dans leur coin, tant qu'ils ne sont pas morts. Mais son pays, on ne peut pas, à moins d'émigrer, ce qui n'est pas rien. On l'a sur le dos. Il faut le subir ou le transformer. Je plaide contre le nationalisme, et, cependant, pour qu'on soit patriote. C'est à prendre ou à laisser. Si on n'aime pas son pays au point de vouloir le rendre parfait, il vous écrase, il vous dévore, et d'autant plus qu'il a moins de consistance. Le faux coûte toujours plus cher que le vrai. On n'est pas citoyen du monde. On est premièrement, français, allemand ou russe, comme on est garçon ou fille, et d'un siècle ou d'un autre.

Au collège, j'étais socialisant. J'avais envie de réformes. D'abord un autre enseignement. C'était

ce qui me travaillait le plus, à ce moment-là. Naturellement. J'étais interne, je me demandais trop souvent quelle était la différence entre les séminaristes et nous. Bien sûr, on ne nous cassait pas les oreilles avec le bon Dieu, la providence et la Vierge Marie, mais il était beaucoup question de discipline, de bonne conduite, d'obéissance, de respect, de modestie, les devoirs civiques, l'amour de la patrie, la justice, l'humanité. En attendant, nous, les gosses, nous ne savions pas trop quoi faire de notre corps.

L'année dernière j'ai trouvé le dialogue suivant dans un récit soviétique. Lui est un écrivain connu, en tournée dans une petite ville de Sibérie. Elle est écolière, déjà un peu grande. Ils se rencontrent au bord du fleuve. Elle le guettait. Il se promenait. Elle n'a pas été l'entendre la veille au soir. Elle voudrait lui parler.

— Dites-moi, en quoi consistera la morale du communisme ?

— Je pense que ce sera la même que maintenant.

— C'est-à-dire ?

— Faire attention les uns aux autres, travailler pour son pays, l'aimer, aimer la science, les arts.

— Quelle différence ?

— Avec le communisme, ce sera plus facile à appliquer.

— Ah, oui, je comprends, l'argent. C'est un grand mal. On se met à être voleur sans s'en apercevoir... Encore une question. On doit être honnête avec soi-même ?

— A votre âge, absolument.

— Et au vôtre ?

Il essaie de s'en tirer en plaisantant :

— A mon âge, autant que possible.

— Non, non, toujours.

— Oui, il faut toujours sentir et éprouver l'ivresse de la vie.

Elle le regarde ; elle n'a sans doute pas compris.

— Encore une question, dit-elle. La poésie forme ou seulement décore ?

— Tout ce qui décore la vie est une formation.

— Vous avez parlé d'une ivresse. La bière, ou la vodka ?

— Ni l'un ni l'autre. Sans rien.

— Je n'ai jamais goûté ni à l'une ni à l'autre.

Qu'est-ce que c'est, l'ivresse de la vie ?

Il réfléchit un instant et répond :

— Il me semble que vous la connaissez, vous.

— Moi, moi... fait-elle, tout étonnée. Oh, là, là. J'ai si souvent le cafard, je pleure, c'en est une honte. Vous n'avez pas le temps de me parler, j'ai vu que le chauffeur pressait pour l'essence, il a dit que vous devez partir.

— Non, je ne me dépêche pas tant.

— Sûrement, ce qui serait bien, ce serait de vous poser les questions par écrit...

C'est ce qu'elle a dit : « par écrit ».

— ... mais, par écrit, ça irait sans doute encore plus mal que maintenant. Asseyez-vous, s'il vous plaît, tenez, là, sur le talus. On ne nous verra pas et on ne vous appellera pas. Si vous pouvez, ne me regardez pas : j'ai honte de parler. Il faut pourtant que je raconte à tout prix. Vous seul pouvez me conseiller.

— Pourquoi moi ?

Elle a les yeux baissés vers le sol.

— Je ne sais pas.

— Et vos camarades, vos maîtres, vos parents ?

— Oui, j'en ai.

— Ce ne sont pas de mauvaises gens.

— Il y en a beaucoup de bons.

— Et intelligents ?

— Intelligents.

— Alors, pourquoi moi ? Vous avez lu mes livres ?

— On les explique en classe. Pour lire, j'ai peu lu.

— C'est d'autant plus étrange, alors, vous ne croyez pas, que ce soit justement à moi que vous ayez envie de parler.

Elle lève les yeux sur lui.

— Je croyais que vous étiez plus courageux.

— Il ne s'agit peut-être pas de courage mais de compétence.

Elle le regarde de nouveau et reprend :

— Non, il vaut mieux par écrit...

Ils se séparèrent là-dessus ¹.

Je ne sais pas l'effet que ce dialogue vous fera. Moi, il m'a bouleversé. La collégienne de là-bas n'a pas l'air d'être plus avancée avec son régime soviétique que je ne l'étais il y a cinquante ans avec notre république. Sauf, peut-être, qu'elle a eu l'occasion, dans son trou, d'avoir cette conversation, ce qui n'aurait jamais pu m'arriver ici. C'est la Russie, un pays où on parle. Mais ce besoin de

1. Vse. Ivanov, *Capiteuse (Khmel')*.

s'adresser aux écrivains, comme s'ils étaient les curés d'aujourd'hui ? Lorsqu'ils sont honnêtes, ils sont obligés d'avouer qu'ils ne savent rien. Pauvre adolescence, sans initiation. L'amour, c'est forcément plus tard. Nous, on nous faisait beaucoup réfléchir à des choses dont nous ne pouvions pas avoir l'idée, n'en ayant pas eu l'expérience. Les amoureuses de Racine. La bataille d'Austerlitz. Les guerres de religion... Heureusement, il y avait le latin, le grec, les mathématiques, sinon qu'est-ce que nous aurions fait là ? J'y ai commencé à me rendre compte que parler de ce qu'on ne connaît pas est un grand malheur. Peut-être le plus grand ? On devrait pouvoir s'en empêcher, pourtant. Ou bien, il est vraiment vrai qu'il y a comme une fatalité des désirs irrésistibles ? Mais si on n'a pas de pouvoir, à quoi bon s'efforcer ?

Mon vrai tourment a été, je l'ai dit, après la guerre, lorsque j'ai vu que personne ne paraissait penser, au-dessus de nous, à ce qui aurait dû être le premier souci de tous, puisque nous étions tous des rescapés, des privilégiés, des chanceux : comment réparer, comment racheter la mort de ceux qui avaient été tués en trop ? Il me semblait que les

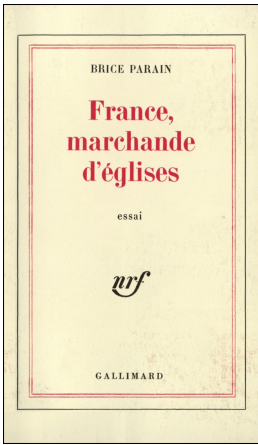
dirigeants auraient dû s'en préoccuper. Ils savaient que c'était de leur faute. Ils étaient donc doublement responsables : ils en profitaient, et c'étaient eux la cause. Par dirigeants, ils faut comprendre, ici, bien entendu, non seulement les hommes politiques et les chefs militaires, mais aussi les grands intellectuels, professeurs et écrivains, qui avaient travaillé à la doctrine. Il a fallu que j'attende la guerre d'Algérie pour me résigner à admettre que les mots de rachat, ou de réparation, ne font pas partie du vocabulaire politique : personne n'a imaginé que nous puissions avoir une dette envers les Arabes. Ils avaient durement combattu pour nous, un peu partout, depuis 1914. Nous ne les avons pas traités comme des égaux, malgré la Déclaration des droits de l'homme. Mais ils avaient touché leurs soldes. On les avait employés, pensionnés, décorés. Le compte y était. Pourtant, ce n'est pas toujours tout.

On pourrait peut-être éviter que les humiliations se paient par du sang ? Peut-être, surtout, ne pas humilier ? Là, en 1919-20, j'ai cru que l'un ou l'autre de nos maîtres allait se mettre à parler : le pays avait été coupable, il ne fallait pas que les survivants se sentent si seuls, on devait aussi

nrf

France, marchande d'églises

Brice Parain



Cette édition électronique du livre : *France, marchande d'églises* de Brice Parain a été réalisée le 21 avril 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782070249060 - Numéro d'édition : 9524906)

Code Sodis : N02938 - ISBN : 9782072029486

Numéro d'édition : 208797